Que ne suis-je un moment chanteur à voix fêlée,
Pour voir cette souris par un chat étranglée!
Le sérieux vous prend, vous, naguère si gai?

ARLEQUIN.

D'un sot rire bientôt le sage est fatigué...

PIERROT.

Vous avez, à présent, l'air tout mélancolique!...

ARLEQUIN.

Ah! la tranchée affreuse!... ah! l'atroce colique!...

PIERROT.

Que vous arrive-t-il?

ARLEQUIN.

Je n'y puis plus tenir!...
Je retourne chez moi...

PIERROT.

Si vite?

ARLEQUIN.

Pour finir...

PIERROT.

Ne vous en allez pas... Vos départs sont trop brusques...

ARLEQUIN.

Un travail très-pressé sur les vases étrusques...

Il sort par le fond.

SCÈNE XIV

PIERROT, seul.

Me voilà dans le monde assez mal situé,
Par ces damnés païens ai-je été bien tué?
Suis-je vivant ou mort? c'est ce qui m'embarrasse.
Si je suis mort, un point entre autres me tracasse:
Pourquoi mon estomac a-t-il plus que souvent,
Bien qu'estomac défunt, un appétit vivant,
Et pourquoi mon gosier, qui devrait être sobre,
S'ouvre-t-il si béant au jus que presse octobre?
En attendant, mangeons ce poulet que j'ai pris,
Et puis buvons un coup pour noyer la souris...
Éprouver les besoins qu'on a quand on existe,
La faim, la soif, l'amour, étant mort, c'est fort triste!
Tout espoir est perdu, je ne puis ressaisir
Au ventre d'Arlequin ce fatal élixir!
Que faire?... Tuons-nous, mais une fois pour toutes,
C'est le meilleur moyen de sortir de ces doutes.
Voyons. Si je prenais la corde? non, vraiment.
Le chanvre ne va pas à mon tempérament.
Si je sautais d'un pont? Non, l'eau froide m'enrhume..
Ou si je m'étouffais avec un lit de plume?

Fi donc ! je suis trop blanc pour singer Othello...
Ainsi, ni le cordon, ni la plume, ni l'eau ;
L'arme à feu souvent rate et veut beaucoup d'adresse,
Si je m'asphyxiais par une odeur traîtresse ?...
Pouah ! tous ces trépas-là ne sont pas ragoûtants,
Bon, m'y voilà : j'ai lu dans un conte du temps,
L'histoire d'un mari qui chatouilla sa femme,
Et la fit, de la sorte, en riant rendre l'âme...
Cette mort me convient ; c'est propre, gai, gentil.
Allons, chatouillons-nous ; d'un mouvement subtil,
Que ma main sur mes flancs en tous sens promenée,
Imite avec ses doigts les pas de l'araignée.

Il se chatouille.

Ouf ! je ferais des sauts comme en font les cabris,
Si je ne m'empêchais... Continuons... je ris.

SCÈNE XV

PIERROT, COLOMBINE.

COLOMBINE.

Quel est donc ce nigaud qui se pince pour rire ?

PIERROT.

C'est un mort qui se tue.

COLOMBINE.

Ose encore le redire.
Ou, malgré la maigreur dont tu fais embarras,
Je saurai te trouver assez de chair au bras
Pour te faire mal...

Elle le pince.

PIERROT.

Aïe !

COLOMBINE.

Imbécile, maroufle,
Ta face existe assez pour un coup de pantoufle.
Tiens, bélitre !

Elle lui donne un soufflet avec sa mule.

PIERROT.

Ouf !

COLOMBINE.

Ma main, alerte à souffleter,
Ne négligera rien pour te ressusciter.
Ah ! gueux, tu ne veux pas revivre à mes caresses,
Et, mort, à l'étranger tu nourris des maîtresses !
Puisque de mes baisers tu ne fais aucun cas,
Que tu n'es pas sensible aux moyens délicats,
J'abandonne ton cœur, et vais sur ton épaule
Faire dialoguer ton cuir avec ma gaule.

Elle le bat.

Ton dos est-il content de ce petit discours ?